QUELQUES NOUVELLES N°369 novembre2022

RENCONTRE AVEC JÉSUS-CHRIST (3)

Le messianisme, le Christ Messie, qui a joué un si grand rôle dans la prédication apostolique après la mort de Jésus, n'a probablement joué qu'un rôle extrêmement réduit pendant qu'il vivait avec ses disciples. Je suis toujours frappé pour ma part par la différence d'esprit, de mentalité, de doctrine, qui existe entre la prédication des premiers apôtres que nous rapportent les *Actes des apôtres* et l'esprit de l'Évangile. Je suis un vieux sceptique et je n'arriverai jamais à croire que St Pierre, le jour de la Pentecôte, ait pu faire des sermons comme il en aurait fait [selon les *Actes*], où se trouve déjà exprimée toute une doctrine non seulement messianique mais rédemptrice. Je ne suis pas exégète, je n'ai d'ailleurs ni la possibilité ni le désir de l'être, mais j'ai tout à fait l'impression que ses topos, ses conférences, ses élans oratoires que nous rapportent *les Actes des Apôtres*, sont la conséquence d'une élaboration doctrinale qui a demandé des années. On a mis, à mon sens, dans la bouche de Pierre en particulier, des éléments doctrinaux qui n'ont été acquis que beaucoup plus tard. Enfin, c'est pour vous dire qu'on a beaucoup plus parlé du Christ-Messie après la mort de Jésus qu'avant ; et que très probablement, Jésus ne s'est laissé appeler ainsi que parce que cela favorisait ses desseins d'une certaine manière, mais il le faisait avec une extraordinaire discrétion car, si ça l'aidait d'un côté, ça menaçait terriblement par un autre la construction spirituelle qu'il voulait amorcer.

Au fond, les raisons profondes qui attachèrent quelques hommes à Jésus pendant qu'il vivait avec eux, ne sont ni les miracles ni les prophéties. C'est le rayonnement personnel qu'il pouvait avoir auprès d'eux. C'est que lorsqu'il parlait, il était en train de se dire. Je crois que c'est assez peu courant de considérer les paraboles, non pas comme un enseignement, mais comme une manière pour le Christ de se dire lui-même. Dans les paraboles, Jésus se dit autant qu'il enseigne. Je dirai même que c'est précisément parce que, dans les paraboles, il ne fait pas qu'enseigner mais qu'il se dit, qu'il a une telle autorité. Quand on l'écoutait, on disait « qu'il parle avec autorité ». Ce n'était certainement pas l'autorité des scribes et des docteurs, ce n'était pas une autorité déléguée par quelque mission que lui aurait confiée l'autorité religieuse de cette époque. C'était une autorité personnelle. Sans doute, Jésus était très conscient de sa mission et il parlait avec l'autorité de quelqu'un qui se sait envoyé. Ceci est déjà exact mais, me semble-t-il, il parlait encore avec une autorité convaincante parce que, lorsqu'il parlait, il se parlait, il se disait. Et dans la mesure où il se découvrait aux autres, ses auditeurs se découvraient eux-mêmes. C'est précisément parce qu'ils se découvraient eux-mêmes que les disciples adhéraient à Jésus. Le grand miracle, ce ne sont pas les miracles extérieurs, c'est que le Christ a su donner l'occasion à ceux qui étaient autour de lui de se trouver et de se nommer.

Essayons de partir de cette donnée. Depuis vingt siècles, les chrétiens, lorsqu'ils entrent dans l'Église et quand ils adhèrent à la doctrine, essaient plus ou moins vigoureusement de découvrir la personne de Jésus. Cette année, j'ai été invité au petit séminaire de Montbrison où se préparent des jeunes garçons dont quelques-uns au moins désirent entrer au grand séminaire et devenir prêtres. J'ai pu parler très directement, très intimement même, avec des professeurs. Ils m'ont dit : « Nos enfants se posent la question de savoir s'ils ont la vocation. Or une des difficultés essentielles pour qu'ils sachent vraiment ce qu'est la vocation vient du fait qu'ils sont déistes avec le Christ, c'est-à-dire que le Christ est pour eux un Dieu et non un homme qui les appelle. Ils s'adressent au Christ comme ils s'adressent à Dieu ». En définitive, on leur a tellement dit que le Christ est Dieu avant de leur découvrir qu'il était un homme, avant qu'ils puissent découvrir ce qu'est un homme, avant qu'ils puissent approfondir ce qu'est un homme, que le Christ est Dieu. Pour eux, être chrétien, c'est dire que le Christ est Dieu et ils s'adressent au Christ comme ils s'adressent à Dieu.

Or, dans la mesure précisément où Dieu est l'inconnaissable, l'insaisissable que l'on n'atteint que par des biais tout à fait insuffisants qui ne donnent aucune sécurité, qui n'affirment en aucune manière, qui ne trouvent pas une amorce bien profonde dans ce que nous sommes, leur vocation se trouve pour ainsi dire en l'air, presque en porte-à-faux.

Marcel LEGAUT – 1963 - *Archives Jean Ehrhard*

ÉDITORIAL

Reformuler la prière une des caractéristiques de membres du groupe Légaut : un exemple, Paul Abéla (1921-2010)

Dominique Lerch

Paul Abéla est né en 1921 dans une famille chrétienne de « levantins ». Sa famille paternelle était originaire de l'île de Malte et sa famille maternelle, de Damas en Syrie ; toutes deux de culture française. Il passe sa jeunesse en Égypte et au Liban puis, à partir de 28 ans, en France, surtout à Paris. Son enfance est pieuse, disciplinée, et ses études se déroulent chez les Jésuites du Caire, avec le latin et l'arabe au programme, des mathématiques (Math-Élem). Il fait des études d'ingénieur (spécialiste du béton) à Beyrouth entre 1941 et 1945, travaille au Caire puis à Assouan et s'installe à Paris fin 1948.

De tradition, sa famille est pratiquante et familière de la Bible, évoquant son père,il écrit « je suis témoin qu'il priait les psaumes ». Il expérimente un groupe de célibat, se marie tardivement. Il se nourrit de la Bible, de la pensée de Marcel Légaut et de Maurice Zundel.

Devenu ingénieur de travaux publics, bilingue, économiste et prospectiviste, Abéla est recruté au Bureau International du Travail à Genève, il milite au Parvis, aux Amis de Maurice Zundel, au Comité chrétien de solidarité avec les chômeurs, au Parti socialiste. Ce qui l'amène à mettre par écrit sa réflexion sur l'emploi : « Continuer à faire appel à la croissance – et surtout celle des autres – pour résoudre le chômage, est devenu un vœu pieux pour masquer un manque d'imagination têtu, alors que, face à des situations sans précédent, il faudrait inventer des solutions nouvelles […] et faire ce qui dépend de nous :

produire plus pour consommer plus ;
produire plus pour en faire profiter des tiers ;
réduire la durée du travail individuel ou collectif[1]. »

En 2000, Paul Abéla analyse la question du langage comme étant l'une des sources de la déchristianisation : la pratique dominicale des 16-24 ans est de 5 % et « si l'on ne fait rien, si l'on ne change pas radicalement ce qui doit l'être, d'ici 20 ans, le taux des pratiques des adultes sera à peine de 5 % ». Dans un de ses (trois) ouvrages[2], il cite abondamment Zundel et Légaut, répétant avec Zundel qu'« il faut changer de Dieu », « l'important n'est pas de savoir si l'on sera vivant après la mort, mais d'abord d'être dès à présent vivant avant la mort ». Intégrant la pensée de Bultmann, il écrit que si Jésus est de sexe masculin, « il doit avoir bénéficié de gamètes mâles », et qu'il convient de « renoncer à une imagerie d'un autre âge » concernant Marie, Joseph et… leurs enfants. Avec des historiens du christianisme, il s'interroge sur l'idolâtrie des premiers conciles, sur l'infaillibilité pontificale (à Vatican I, il y eut des votes contre et des évêques retournés avant le vote pour affaires urgentes dans leur évêché…). Il mesure le risque de schisme et la conséquence du choix fait jusqu'à présent dans l'Église officielle : « Dans bien des cas, pour éviter le scandale des faibles, on croit préférable de ne pas contredire des déclarations précédentes, mais on sous-estime le scandale des personnes averties, qui sont de plus en plus majoritaires dans nos pays, et l'honnêteté intellectuelle… ».

Malgré des différences importantes par rapport à la théologie dominante, il se considère « comme disciple de Jésus et membre de son Église ». Il revendique « le droit à une légitime différence sur bien des formules traditionnelles et un droit de recherche. Ma prise de position prend appui sur celle de Marcel Légaut mais va plus loin. » Les titres des chapitres égrènent sa recherche : Jésus sans mythe ; Marie simplement la mère de Jésus ; un péché originel légendaire ; une Église prétentieuse ; un Credo archaïque et désuet ; citant ici encore Maurice Zundel : « Parler de Dieu aujourd'hui dans le langage des premiers siècles, c'est se condamner à n'être pas compris et c'est faire courir à Dieu le péril d'apparaître comme un mythe à reléguer au musée des antiquités ». Et, comme quelques membres du groupe Légaut, incités par Marcel Légaut à oser une prière personnelle, il propose, à ses risques et périls, un *Credo concret pour notre temps* :

1 ABÉLA (Paul), *Une politique pour l'emploi*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994, p. 51-53.

2 ABÉLA (P.), *Je crois mais parfois autrement*, Paris, L'Harmattan, 2003, 148 p. ; *Une politique pour l'emploi*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994, 126 p. ; *Chantier pour l'Église à venir*, collectif, Paris, Cerf, 1984, 157 p.

Je crois en un Dieu source de vie et d'amour
Qui nous a créés hommes et femmes à son image.
Je crois en Jésus de Nazareth
Premier né des fils de Dieu.
Il a aimé tout homme et toute femme,
Il a été attentif aux faibles et aux méprisés.
Il a lavé les pieds de ses disciples.
Il a partagé le pain et le vin.
Il nous a demandé d'en faire autant,
Comme symbole d'une vie de partage.
Plutôt que de trahir son message,
Il a préféré se laisser mettre à mort.
Mais il vit d'une autre vie
Et nous appelle à le suivre
Vers une vie d'amour sans fin.
Je crois en l'esprit de Dieu
Qui nous inspire tout au long de nos vies,
Pour vivre la communion des disciples de Jésus.

! ! !

RENCONTRES DE LA MAGNANERIE

« *Sous le jour de l'Espérance*»

du 4 au 10 septembre 2022
avec Joseph THOMAS

Sommes-nous venus à la semaine du 4 au 10 septembre *« sous le jour de l'Espérance »* avec quelque faim, quelque impatience à faire sortir le mot *'Espérance'* d'une gangue de discours trop faciles, naïfs, trop exagérément optimistes pour être crus ?

Un florilège de textes réunis dans un recueil façonné par Joseph Thomas, nous ouvre largement des possibilités de réflexion. Les écrits de Marcel Légaut, de Jean Sulivan, de Jacques Ellul, de l'évangile de Jean (ch 3, 7 , 19), d'auteurs d'autres confessions (juive, protestante), des récits, une prière poétique témoignent de la grande diversité des manières de prendre en considération cette dimension toujours un peu mystérieuse de l'existence.

Au salon, lecture en commun des textes. Ce qui est écrit passe dans la voix de chaque lecteur paragraphe par paragraphe. Les lecteurs deviennent '*intervenants*', en proposant quand ils le veulent , un lien entre le texte et telle expérience personnelle, artistique, poétique, communautaire…

Le chemin philosophique est proposé par Jean Mer à partir de plusieurs ouvrages de François Jullien et le pas à pas poétique de Francine Carrillo nous met en route à la méditation du matin.

Il y eut, le temps d'une veillée, les rencontres avec les invités, Philippe, puis Manuel qui nous ont dit leur quête spirituelle.

Il y eut des dialogues avec deux sculptrices installées à Mirmande. L'une d'entre elles nous disait : « Quand on ne parvient pas à lier ces deux réalités : son projet et le matériau, il faut aller vers l'inconnu de soi. »

Il y eut la saveur des plats préparés par Maryvonne.

Il y eut '*la journée lumineuse*' aux Granges, disait Joseph, avec l'accueil cordial de Denis qui nous parle de « l'aujourd'hui des Granges », avec la présence de Bruno venant partager le café avec nous et une étape sur le chemin de Michel, pour parler avec Olivier. Relations nouvelles ou renouvelées, à la hauteur des Granges.

Au fil des jours la confiance et l'écoute ont fait de la vie de ce groupe éphémère, un espace pour se dire, se confronter aux dires de l'autre, se reconnaître, oser des paroles vraies.

Un souffle un peu plus grand que nous s'est emparé de nos silences et de nos échanges. Un souffle qui nous fait respirer plus large, qui nous inspire, un souffle qui est l'espérance .

« Le réel est doublé d'un invisible mystère » disait un participant.

Marie-Thérèse Weisse

Historique du groupe Légaut (1925-1962)

LÉGAUT Marcel

Mirmande, ACML, 2021, 138 p.

Édition, par l'association culturelle qui s'emploie à garder sa mémoire et à faire connaître son œuvre, d'un témoignage, enregistré en 1962, dans lequel Marcel Légaut (1900-1990) entendait faire une mise au point, en interne, sur l'histoire du groupe qu'il avait fondé et dont deux anciens membres (Gérard Soulages d'une part, Clément Rosset de l'autre) venaient de livrer des versions qui lui semblaient infidèles à la réalité. Malgré quelques coquilles et problèmes de mise en page, on ne peut que se réjouir de la publication de ce document antérieur de près de dix ans aux deux grands livres qui vaudront à un Marcel Légaut septuagénaire le succès inattendu que l'on sait dans le contexte de la crise catholique postconciliaire (*Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, 1970, et *L'homme à la recherche de son humanité*, 1971). L'intérêt de ces propos tenus en 1962 tient à ce que leur auteur, se disant déjà au seuil de la vieillesse, livre ses souvenirs sans filtre, avec une étonnante précision et un constant esprit critique qui le porte d'ailleurs à souligner plus volontiers les échecs que les succès. Le texte, fort bien introduit, conclu et annoté par Dominique Lerch, est enrichi de nombreuses illustrations et pourvu *in fine* d'un index des noms, d'une précieuse chronologie et enfin d'une brève mais très utile postface dans laquelle Étienne Fouilloux synthétise et contextualise l'aventure du groupe Légaut.

Au point de départ, au lendemain de 14-18, trois jeunes mousquetaires de la rue d'Ulm (Marcel Légaut et Paul Dubreuil, mathématiciens, Jacques Perret, littéraire) et le quatrième qui n'est pas normalien (Antoine Martel, slavisant), qui partagent le désir d'une vie religieuse intense et la mettent d'abord en pratique par une prière quotidienne assidue. Auprès d'eux, les conseillant sans les diriger, le père Portal, lazariste, pionnier du rapprochement des Églises chrétiennes et suspect de modernisme, qui a été démis de ses fonctions de supérieur du séminaire de sa congrégation en 1908 et accompagne depuis lors de jeunes intellectuels catholiques, notamment du groupe tala de l'École Normale Supérieure. Il leur représente que leur culture religieuse doit être à la hauteur de leur culture professionnelle. Méditations bibliques et études historiques (Duchesne, Bremond : du solide mais du sulfureux) s'ajoutent alors aux offices. Légaut précise qu'à la différence des Équipes sociales par exemple, ou de ce qu'avait été le Sillon, « c'était un groupe de type monastique, c'est-à-dire très religieux, tout orienté vers la vie intérieure, beaucoup plus que vers une action extérieure, sociale ou politique » (p. 59).

Passé l'enthousiasme des premiers temps, et surtout après la mort de Portal en 1926, ce groupe informel, qui s'agrège des nouveaux venus inégalement impliqués, doit s'organiser pour durer, trouver un lieu (qui change plusieurs fois) où mettre en œuvre une forme de vie commune, s'accommoder des évolutions de chacun, faire face aux événements. L'utopie communautaire, dont le cercle s'élargit autour d'un noyau de cohabitants, fonctionne à peu près jusqu'au début des années trente, tant que tous sont jeunes et célibataires. Les difficultés commencent quand certains se marient et s'éloignent plus ou moins (Dubreuil, Perret) ou disparaissent prématurément (Martel meurt en 1931). Autour d'un Légaut qui en est désormais la seule figure « historique », l'expérience perd en profondeur ce qu'elle gagne en surface à travers des sessions estivales en Auvergne (à Chadefaud et à Scourdois) qui touchent un nouveau public venu de l'enseignement primaire ou primaire supérieur, non sans faire une réelle concurrence à l'influence institutionnelle de la Paroisse Universitaire. S'ouvrant aux jeunes filles, aux femmes, aux familles, et se passant d'aumônier, le groupe Légaut affiche une liberté qui détonne à l'heure où l'Action catholique, spécialisée ou non, ne conçoit le laïcat qu'encadré par le clergé et non mixte. Les critiques qui se multiplient mettent le fondateur sur la défensive, quand lui-même traverse une crise personnelle qui le fait douter de l'avenir.

Les cartes sont rebattues lors de la Seconde Guerre mondiale. Légaut se marie, abandonne l'enseignement et reprend une exploitation agricole, les Granges, à Lesches-en-Diois, dans la Drôme (Dominique Lerch précise que la propriété est achetée grâce à l'argent de la famille de la femme de Légaut : Émile Poulat me disait qu'il fallait toujours, en histoire religieuse, là où les témoins évitent le sujet ou invoquent la Providence, se demander d'où vient l'argent). Après 1945, Les Granges devient progressivement un lieu de rencontre où le groupe Légaut se reconstitue, non sans une inflexion

significative : les « topos » intellectuels des années trente font place à des échanges sur le vécu, et la réflexion proprement religieuse à l'approfondissement humain. Mais la vie spirituelle reste le principe de cette évolution et la raison d'être d'un groupe dont le fondateur conclut qu'il est « absolument en contradiction » (p. 108) avec le modèle de l'Action catholique, modèle dominant au moment où il fait cette mise au point. À rapprocher de son jugement sur les deux sorties de guerre : « Après la guerre 14-18, il y a eu une renaissance religieuse tout à fait particulière, tout à fait exceptionnelle, comme je n'en ai pas vu depuis. Après la guerre de 40, il n'y a pas eu de renaissance religieuse. Il y a eu peut-être une meilleure organisation de l'action religieuse, mais je vous dirais que, dans la mesure où on organise l'action religieuse, l'action devient de moins en moins religieuse et de plus en plus fatalement politique ou sociale. De telle sorte qu'il y a eu par certains côtés un progrès, mais c'est un progrès qui se solde par un lourd déficit au point de vue proprement spirituel » (p. 106).

Une dernière chose : même si ce n'est qu'à un moment, le début, de l'histoire du groupe Légaut, on trouvera dans ce récit de quoi méditer sur le rôle des Ulmiens dans le milieu intellectuel du catholicisme français : une extraordinaire inventivité mais aussi un étonnant renouvellement, où ce n'est pas à l'échelle d'une génération mais simplement de quelques promotions que les jeunes entendent se distinguer des anciens : à la fin des années vingt, Marrou et Borne se paient gentiment la tête de Légaut, qui est à peine plus âgé qu'eux (p. 65). Mais en 1962 Légaut ne croit plus à la fécondité catholique de la rue d'Ulm : « Vous verrez la descente verticale » (p. 107). Quinze ans plus tard, les jeunes de l'édition française de la revue *Communio* démentiront ce pronostic.

Yvon Tranvouez

! ! !

Hommage à Édouard Mairlot

Édouard, de nationalité belge, est décédé le 11 octobre à près de 90 ans. Il est venu plusieurs fois à la Magnanerie lors de semaines que j'animais. Nous sommes restés en lien car nous étions sur des longueurs d'onde semblables en ce qui concerne la nécessité de prendre librement notre existence en main, en répondant aux exigences intimes qui nous sollicitent. Voie exigeante mais nécessaire pour « devenir des vivants et ne pas se contenter être des vécus ». La personne de Jésus était notre pôle de référence non pas pour l'imiter servilement mais nous laisser inspirer par l'esprit qui était le sien dans ses engagements en paroles et en actes dans le contexte de sa religion imprégnée de conformisme, de littéralisme, de ritualisme mortifère.

Édouard a pris au sérieux, quoi qu'il lui en ait coûté, la manière de vivre de Jésus dans le contexte de notre monde actuel et de sa culture qui a bouleversé les représentations anciennes du monde, de l'homme et de Dieu. La fidélité n'est pas de répéter mais de recréer. Il a traduit sa propre fidélité dans les choix exigeants qu'il a faits. Jésuite mais ne respirant plus dans le christianisme officiel, dogmatique et clérical, il a quitté l'Ordre est devenu médecin en milieu populaire, s'est marié et a poursuivi sa quête d'un christianisme crédible dans la modernité avec le souci de « penser juste pour vivre vrai » selon la belle expression de Marcel Légaut. Il a traduit le beau livre de Roger Leenaers : « Un autre christianisme est possible » (Golias, 2011), ouvrage qui garde toute son actualité et sa pertinence dans notre contexte actuel. L'auteur et le traducteur nous invitent comme chrétiens, à réinterpréter notre foi chrétienne dans la modernité de notre temps. Jésus ne demeure vivant que si nous le rendons vivant !

Va en paix, cher Édouard, et merci de nous encourager à nous impliquer pour un monde plus humain, animés par le témoignage de Jésus.

Jacques Musset

ALLER AU DÉSERT

David-Marc d'Hamonville,
moine bénédictin *(fév.22 dans La Vie)*

« Dieu nous fait savoir qu'il nous faut vivre en tant qu'hommes qui parviennent à vivre sans Dieu. » Voilà ce qu'écrivait un grand témoin du siècle dernier, Dietrich Bonhoeffer, exécuté le 9 avril 1945 pour avoir participé à un complot contre Hitler. Une telle conviction n'est pas le point de départ d'un agnostique dans une société indifférente au fait religieux, c'est le point d'arrivée d'un chercheur de Dieu, chrétien engagé. Je me demande s'il n'y a pas là une piste très précieuse pour les temps que nous traversons, car l'Église en France traverse un désert, un temps d'épreuves – qui le nierait ?

Et si nous nous emparions de cette réalité, notre réalité, ce vrai désert du religieux où nous cheminons déjà sans nous l'avouer ? Au lieu de détourner la tête à l'approche d'un nouveau carême en dénigrant l'ascèse, et les rites, et les cendres…

Désert des célébrations, des espaces disproportionnés, des assemblées vieillissantes ! Désert communautaire, désert ministériel. Désert de la prière personnelle, rareté des échanges spirituels, pauvreté de la parole, misère des homélies qui sont trop longues dès le début. Désert de visibilité médiatique, de notre crédibilité de chrétiens dans la société qui nous entoure… La pandémie, sans nous demander notre avis, a précipité le mouvement depuis presque deux ans. Inutile d'imaginer le désert où chemine le peuple de Dieu cette année : nous y sommes !

CHRISTIANISME CLANDESTIN

Reste l'essentiel : la méthode, le vivre comme sans Dieu, *« en tant qu'hommes qui parviennent à vivre sans Dieu »*… C'est le fait d'avoir un secret, de tenir secret quelque chose d'essentiel, sans nostalgie, sans frustration. En fait, il est bien vrai que Dieu me fait vivre sans que je sache du tout comment et pourquoi. Sa discrétion est infinie. Ma foi est un mystère qui m'échappe à moi-même. Et ce qu'il veut nous dire dans cette éclipse d'aujourd'hui, nous n'en savons rien.

Refaisons le christianisme clandestin. Le plus clandestin possible. Aux antipodes du médiatique. Nos petits journaux, on se les passe sous le manteau, comme les messages codés qui permettront de trouver la route demain. Ne pas chercher à être vus. Pas de mousse, pas de décorum. Quelques signes seulement pour nous. Les signes sont vitaux, discrets mais indispensables, pour que le secret partagé vive en profondeur.

Mais, dans le visible, rejoindre chacun dans les combats qui valent la peine, avec l'un, avec l'autre, sans exclusive. Mon secret ne me coupe de personne ni de rien. Il m'oblige plutôt à vivre délibérément la vie de tout le monde, responsable à 200 % de ma vie ordinaire.

Sans cesse ma vie clandestine me renvoie vers la vie commune, comme si celle-là seule comptait, comme s'il n'y avait pas d'autre Dieu que mon prochain de chaque jour, avec pour horizon la fraternité la plus large ! La différence qui me fait chrétien n'est contre personne, elle n'a rien d'un parti, d'un étendard, elle m'ouvre seulement à toutes les autres différences, à l'infini des différences qui se mêlent et se heurtent autour de moi.

VIVRE DE DÉSIR ET DE FOI

Tel est mon secret : l'Évangile que je tiens de Jésus, d'une multitude de témoins, connus et anonymes. Je le transmets aussi en secret, sans savoir moi-même exactement quand et comment, à la manière dont germe une graine dans le sillon, le temps venu. Ne cherchons pas à maîtriser Pâques, ce n'est pas à nous d'instrumentaliser et d'orchestrer la Résurrection, cela Lui appartient. Il nous est donné seulement, et c'est beaucoup, de garder un secret précieux, de vivre de désir et de foi au milieu du monde, en révélant à tout prochain qu'il est aimable, plus qu'il ne sait, plus qu'il ne croit.

Foi et neurosciences

Dialogue sur l'homme vivant

Thierry Magnin

Sciences/théologie 29 septembre 2022

- *Une recherche de cohérence entre foi et raison »*
- *Une contribution personnelle et engagée d'un prêtre scientifique*

PRÉSENTATION

Tout à la fois chercheur de Dieu passionné par l'Évangile et chercheur scientifique passionné par l'aventure de la science et ses développements, Thierry Magnin partage les fruits de quarante ans de recherches entre science et foi. Le prêtre scientifique nous livre ses réflexions sur ce que la biologie et les neurosciences disent aujourd'hui du vivant au regard de l'anthropologie chrétienne.

Il s'agit de souligner les interactions entre le biologique, le psychique et le spirituel et d'évoquer la manière dont les neurosciences viennent interroger les questions de la conscience ou de la liberté. Tout cela, explique-t-il, ne peut pas être étranger à l'Évangile porteur de vie vivante. Certes, les angles d'approches entre les domaines de la foi et de la science sont différents mais montrent des « résonances » riches de sens qui peuvent nous permettre de répondre à cette question universelle : « Comment vivre pleinement ? ».

Le prêtre scientifique fait entendre l'écho que l'Évangile peut avoir aujourd'hui dans un contexte marqué à la fois par les sciences du vivant et une quête de sens sans cesse réaffirmée face aux grandes questions d'écologie et de santé globale.

AUTEUR

Docteur en sciences physiques et docteur en théologie, Thierry Magnin, prêtre du diocèse de St Étienne, est l'ancien recteur de l'université catholique de Lyon (2011-2019). Il est actuellement président-recteur délégué aux Humanités à l'université catholique de Lille. Lauréat du prix Humanisme Chrétien 2018, il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Les nouvelles biotechnologies en question* (Salvator, 2013) et *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté* (Albin Michel, 2017).

Editions Salvator - 103, rue Notre-Dame des Champs F-75006 Paris
www.editions-salvator.com

! ! !

L'amoureux devenu érudit

De passage à Shanghaï, un étudiant français avait fait la connaissance d'une jeune chinoise - et s'en était épris. C'est avec regret qu'il dût revenir dans son pays pour terminer ses études. Au bout de quelques semaines, il reçoit une lettre écrite en chinois. Le cœur palpitant, il se rend chez un traducteur de chinois et découvre que la jeune chinoise est, de son côté, amoureuse de lui. Il dicte sans tarder une réponse - qu'on imagine ardente.

Ce genre d'échanges épistolaires se poursuivit pendant quelque temps, jusqu'au jour où, soudain désireux de mieux comprendre celle qu'il aimait, le jeune homme décida de se mettre au chinois. L'ardeur qu'il déploya fut telle qu'il brûla les étapes et devint rapidement docteur en sinologie et en littérature chinoise.

Il écrivait désormais à sa bien-aimée en une langue de plus en plus châtiée et de plus en plus érudite, mêlant à sa prose des citations de Confucius et des apologues de Tchouang Tseu.

Cette correspondance lui apportait une grande satisfaction…

Il y mit fin cependant, quand il prit conscience que

sa passion pour le chinois

avait complètement éclipsé

l'amour qu'il vouait autrefois à sa chinoise.

D'après S. Kierkegaard

« Consens enfin à être l'humus sans fond,
pour retourner la vie de fond en comble. »

François Cheng

RAPPEL

Pour recevoir « Quelques Nouvelles » en version papier il est demandé une participation de 35 € pour l'année.
Chèque à l'ordre de l'A.C.M.L. à adresser au secrétariat (voir adresse ci-dessous)
De l'étranger : IBAN FR76 1027 8061 9800 0201 8894 583 BIC CMCIFR2A
Site internet* : *www.marcel-legaut.org

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS
Secrétariat de l'A.C.M.L et Responsable QN
Françoise Servigne
407 avenue de la Libération - 77350 Le Mée-sur-Seine – France
Tél: 06 62 57 65 11 – Email: f.servigne@gmail.com